

Francis Bacon *Entretiens* avec Michel Archimbaud

Dans cet essai *folio*, l'éditeur, dramaturge et professeur Michel Archimbaud publie les entretiens qui se sont déroulés dans l'atelier de Francis Bacon d'octobre 1991 à avril 1992, quelques semaines avant sa mort. Ces échanges d'une grande simplicité d'expression portent sur la vision que l'artiste se fait de sa peinture et de celle de quelques autres, admirés de lui ou pour lui de peu d'intérêt dès lors qu'il n'est pas « touché » par leur travail. Ils portent également sur la relation d'influence qu'entretiennent les arts entre eux, et notamment ceux des liens de la peinture avec la musique et la littérature, une relation pour lui de peu d'importance autre que celle d'une « incitation » à la création, suscitée par l'émotion éprouvée au contact d'une œuvre d'art d'abord saisie dans sa singularité et non par son appartenance à un corpus .

Le texte choisi - p 6, 7 et 8 de l'édition 1996 – est un extrait de la présentation par Michel Archimbaud de ces entretiens.

Il disait volontiers qu'il ne comprenait pas pourquoi les gens trouvaient ses toiles violentes, que pour lui la vie était tellement plus violente. Nulle pose dans de telles déclarations. Je pense qu'il avait raison de se définir comme un « optimiste désespéré ». Sa joie d'être en vie, la formidable acuité de sa perception du monde et des autres s'imposaient, en dépit de l'âge, de la maladie, de la douleur d'être. Il avait côtoyé la mort psychique, avait ressenti l'insoutenable viol de l'enfance, la honteuse chiennerie humaine. D'autres ne s'en seraient pas remis. Lui travailla, s'arrêta, douta, recommença, s'obstina, « serra sa chance ». Il parvint à donner forme à ce manque d'être dont il était fait. A la déliquescence, à ce qui se vide, s'effondre, s'altère, se putréfie, ne cesse de saigner, de suinter, de souffrir, il opposa la contrainte du cadre, la rigueur de l'expression, l'obstination du désespoir. Il ne chercha pas à édulcorer, à atténuer, il fit front, plongea au plus profond et de sa plongée rapporta des abysses des monstres effrayants, des espèces dont on soupçonnait l'existence, mais que personne avant lui n'avait jamais révélées.

Il me semble cependant que l'on ne peut réduire la puissance de son œuvre à la seule violence fascinante et répulsive de ses images. A-t-on suffisamment souligné la beauté de sa palette, ses oranges qu'il aimait tant, ses mauves acidulés, ses verts translucides aussi angoissants que somptueux, ses bleu roi violents, ses jaunes à hurler, ses roses que seul Matisse peut-être avant lui, mais dans un tout autre registre, avait su manier avec une pareille maîtrise ? Une maîtrise étonnante pour dire tout à la fois l'horreur de ce que l'on ressent et la beauté de ce qui est donné à voir. Une capacité formidable de ne rien laisser s'échapper du cauchemar tout en le révélant avec une vivacité inouïe. Dans un même geste l'horreur et la beauté, l'obscène et le sublime.

A-t-on suffisamment insisté aussi sur l'étonnante transformation de la peinture qu'opéra celui-là même auquel toute consistance semblait échapper, car Bacon est pleinement moderne : la peinture ne peut plus être illustrative, mais la subversion du classicisme ne signe pas pourtant la mort de la peinture, elle en est bien plutôt le renouvellement. Ainsi qui d'autre en notre siècle sut mieux que lui subvertir l'art du portrait et de l'autoportrait ? Bacon ne se payait pas de mots, il avançait avec l'énergie du désespoir. Paradoxe certes de qui, désespéré, n'abdique pourtant jamais.

Je me suis longtemps demandé qui de Matisse ou de Masson avait raison, de celui qui « rêvait d'un art d'équilibre (...) sans sujet inquiétant », ou de celui pour qui au contraire l'art avait pour tâche de rendre compte de la violence de l'existence. Dernièrement, en regardant des toiles de Bacon, je me suis dit que sa peinture réconciliait peut-être ces deux positions, qu'on trouvait chez lui tout à la fois la violence de l'image et la solidité du cadre, la cruauté de la vie et sa beauté, que si son propos était terrible, la forme dans laquelle il l'exprimait était d'un goût incomparable. Ne pas se voiler la face, mais dans le chaos ne pas ignorer la beauté, monter l'horreur sans renoncer à l'harmonie, tenter de donner forme à ce qui n'en a jamais eu, figurer l'angoisse, n'est-ce pas là la plus haute tâche, la plus ardue, la plus nécessaire aussi ?

-----